

Jean-Paul HOHMAN

**UNE VIE POUR UNE
AUTRE**

Tome 2

Ce livre a été publié sur www.bookelis.com

ISBN : 979 – 10 – 227 – 1211 - 8

© Prénom Nom de l'auteur

Tous droits de reproduction, d'adaptation et de traduction,
intégrale ou partielle réservés pour tous pays.

L'auteur est seul propriétaire des droits et responsable du contenu de ce livre.

Chapitre premier

Le train file, s'échappe, plonge vers le mystère de sa destination au rythme de ses suées, des brutales envolées lyriques de son sifflet, et de ses interminables crachats de fumée noire, accompagnés par le bruit saccadé des roues qui passent d'un rail à l'autre flop..flop..... flop..flop..... flop..flop....

Par la lucarne à barreaux, Olivier observe le paysage qui défile. Toujours le même depuis deux heures: monotone et lassant.

Des collines arrondies comme des seins assoupis, des près clôturés de barbelés rouillés tendus entre de vieux piquets de bois nouveaux, quelques vaches, quelques champs cultivés, parfois une rivière, une ferme... Puis à nouveau des collines, des près, des champs, une rivière, une ferme... Et ainsi, des collines, des près, des champs, des rivières, des fermes... Des couleurs uniformes, des répétitions fastidieuses, qu'il est persuadé qu'il apprécierait s'il était libre, assis sur son vélo.

Comme quoi selon les circonstances les sentiments peuvent évoluer, parfois même s'opposer.

Dehors, sans entrave, il voyait, il écoutait la vie différemment. L'emprisonnement attriste tout.

La lucarne est petite, étroite et haute. Pour regarder, il se tient sur la pointe des pieds.

L'ensemble des prisonniers ont fait connaissance. Ils ont échangé quelques mots, leurs noms, et leurs prénoms. Parlés de tout, de rien, racontés leurs vies, leurs métiers, leurs familles respectives... Ils leur semblent de cette façon être plus proches les uns des autres; moins étrangers, moins seuls.

- Oh! Jean, tu vas passer ta vie à regarder dehors comme ça durant tout le trajet? S'informe Alphonse, le souteneur.

- Ca m'occupe l'esprit.

- T'as de l'esprit toi?

- Apparemment! Pourquoi? Tu n'en as pas?

- Largement plus que vous tous!

- Tu me rassures!... J'en doutais.

- Du con la joie!

- A la limite, con je veux bien, ont l'est tous pour être ici, mais joyeux!... c'est peut-être excessif.

- Ah! Laisse... Ecrase.

- Ca vaut mieux en effet.

Peu après midi, le train s'arrête.

Sous bonne garde ils descendent du wagon, pour se dégourdir les jambes et soulager leurs besoins les plus naturels. Puis alignés en rangs par deux, ils avancent pas à pas vers une cantine militaire où leur est servie une soupe chaude et distribuée de l'eau fraîche.

Ils repartent ensuite.

Le trajet dure deux journées et demie durant lesquelles ils font cinq arrêts successifs.

A chacun de leurs arrêts, toujours dans des gares de triages, et sous bonne garde, tous les wagons sont ouverts, et les prisonniers priés de descendre. Selon le même rituel, ils se soulagent, mangent, et remontent dans le train qui repart.

Les arrêts durent une heure, jamais plus. Un chef de gare siffle longuement, lève sa baguette de chef surmontée d'un disque vert et le train s'ébranle, tiré par une locomotive poussive.

De départs en arrêts, d'arrêts en départs, pelletées de charbon après pelletées de charbon, jets de vapeur après jets de vapeur, ils atteignent l'Allemagne dans laquelle ils s'enfoncent au travers d'une épaisse forêt sans fin.

Ils quittent le train peu avant Munich, à Augsburg. Olivier aperçoit à la faveur d'un petit trou, dans la bâche du camion où il a pris place, un panneau indicateur, qui indique Augsburg qu'ils viennent de quitter. Derrière son camion,

suivent six autres fourgons identiques, qu'il peut compter au gré des méandres de la route.

La chaussée est sinueuse, escarpée, et forestière. Durant les trois longues heures de leur transbahutage, sous l'étroite surveillance de soldats en armes, les prisonniers, angoissés, observent le plus parfait mutisme.

A chaque nouveau mètre parcouru, la petite lueur d'espoir de liberté qu'ils avaient encore s'éteint progressivement. Ils s'enloutissent dans un ténébreux découragement.

Alphonse, si arrogant, si faraud, si méprisant le premier jour, malaxe nerveusement son mouchoir entre ses doigts tremblants, le visage blême, et les yeux rouges, marqués de larmes étouffées.

Le long convoi ralentit, puis s'arrête.

Dehors, des voix commandent sèchement, les véhicules s'ébranlent à nouveau, passent à hauteur d'une barrière qui marque l'entrée d'un camp gardé par un grand nombre de soldats.

Ils ignorent totalement où ils sont.

Le camp semble immense, clôturé en totalité de grillages et de barbelés. Cinq miradors disséminés laissent entrevoir à leurs sommets, les casques des geôliers et les canons d'armes automatiques.

D'immenses baraques en planches se coudoient au centre à la façon d'un défilé. Olivier n'en dénombre pas moins d'une bonne trentaine. Quelques jardinets proprement entretenus longent les baraquements où des tomates, des haricots et des salades sont plantés; quelques fleurs aussi.

Les camions les ont déposé sur une grande place en terre battue qui fait face à six longues maisons basses en pierres, qui, de toute évidence, servent de poste de commandement et de dortoir aux militaires, où flotte fièrement planté un drapeau nazi.

De l'autre côté, une immense porte grillagée donne accès au camp. Les prisonniers affairés à différentes tâches, jettent, par curiosité, de furtifs regards aux nouveaux arrivants. Ils ne semblent pas maltraités ou malades. De ce point de vue, la constatation d'Olivier est rassurante. Certains balaient la terre du camp, comme un illusoire parquet, d'où un nuage de poussière s'élève. D'autres ramassent les papiers qui traînent, d'autres encore lessivent les murs d'un baraquement encrassé par les intempéries, puis d'autres aussi qui peignent des fenêtres.... En cette fin de journée, chacun s'occupe comme il le peut pour gommer l'ennui qui semble manifestement prédominer.

Des patrouilles en armes, accompagnées de chiens, circulent constamment autour du camp, sur un chemin de ronde enclavé entre deux rangées clôturées de solides grillages barbelés hauts de trois mètres environ. Des gardes

qui se croisent et s'entrecroisent inlassablement, pour entretenir un climat d'insécurité et dissuader toute tentative d'évasion.

Une médaille militaire, ornée de la croix nazie, fièrement suspendue à son uniforme, un officier supérieur accompagné de ses subalternes vient à leur rencontre. Il les fait aligner devant lui, puis les passent en revue, en les dévisageant froidement un à un, avant de se reculer de quelques pas.

- Bienvenue en notre chère Allemagne. Je suis le colonel Van Goetther, responsable de ce camp. Le führer vous a fait venir pour travailler. N'ayant pas commis de délits graves selon la justice de votre pays, vous effectuerez votre peine ici, en travaillant pour l'Allemagne.

Nous avons un code disciplinaire. Tout manquement à la discipline du camp sera sévèrement sanctionné. Toute tentative d'évasion, sera réprimée dans le sang.

Il reste silencieux quelques instants. Ses yeux d'acier passent à nouveau chaque visage en revue, puis:

- Mais vous verrez, tout ira bien. Nous ne sommes pas des tortionnaires.

Vous allez dès maintenant vous présenter un par un au bureau situé dans le premier bâtiment, en face de vous, pour décliner votre identité et vos connaissances professionnelles. Nous vous remettrons ensuite des vêtements de travail, draps et couvertures ainsi que les ustensiles nécessaires pour vous nourrir.

Vous devrez nettoyer régulièrement vos vêtements de façon à être toujours propres. Je suis exigeant sur ce point. Rompez.

Son ton est tout aussi mielleux qu'autoritaire et son regard sournois, son visage émacié barré par une mauvaise cicatrice, n'ont rien pour rassurer.

Le bureau est exigü. Ils passent chacun à leur tour. Le questionnaire est posé par un français, vraisemblablement prisonnier lui aussi.

- Votre nom?

- BERNARD

- Prénom?

- Jean.

- Age?

- Trente et un ans.

- Profession?

- Contremaître.
- Dans quelle branche?
- Métallurgie.
- Soyez plus précis!
- Je veillais à la bonne qualité de la fabrication sur tours de pièces de précision.
- Passez dans la pièce à côté. Vous allez prendre vos affaires.

Un petit paquetage constitué de vêtements et d'objets usuels: gamelle, cuiller, couteau, fourchette.... est remis à chacun des détenus.

Puis encadrés par plusieurs soldats, ils sont emmenés vers les baraquements situés au centre du camp.

Celui affecté à Olivier est en bois brut, noirci d'inscriptions et de crasse. Un énorme poêle à charbon trône au centre. Cinq grandes tables installées au milieu de l'allée centrale séparent les travées, où se font face des lits superposés dont les sommiers sont constitués de planchettes espacées qui reposent sur les bordures boisées des bâtis. Des matelas de crin les recouvrent, auréolés de nombreuses taches de graisse d'où s'exhale une désagréable odeur de moisissure. De rudimentaires armoires vestiaires, peu larges mais hautes, sont agencées de part et d'autre des lits. Les toilettes

et les douches sont situées à l'extérieur, sous un autre bâtiment.

Olivier se sent perdu, anéanti, en découvrant l'univers désuet de son internement.

Ils ont encore trois heures pour s'installer avant l'extinction des feux.

Il a le lit du haut. Celui du bas est occupé par un dénommé Christian Blanchard. Un homme corpulent aux épaules larges et puissantes, d'une taille supérieure au mètre quatre vingt. Le développement spectaculaire de ses muscles laisse deviner une force herculéenne. Sa chevelure aussi blonde qu'un blé bien mûr et sa taille impressionnante, contrastent étrangement avec la finesse des traits de son visage et la douce tonalité de sa voix.

Il pleure comme un enfant, en parlant de ses trois fils et de sa femme.

- Comment vont-ils faire sans moi? Ils n'ont rien à manger.

- Rien du tout?

- Non. Et le plus petit n'a que trois ans.

- Il y a les tickets!

- Pas pour nous. Ma femme ne travaille pas à cause d'une grave maladie et moi j'ai été récemment licencié.

- Que faisais tu comme boulot?

- Docker. Chez nous, les dockers, c'est à dominante communiste. Comme je leur ai dit que je les emmerdais, que j'adhérerais jamais, ils se sont arrangés pour me faire virer.

- Tu n'as rien pu faire?

- Tu penses bien que non. D'autant plus que j'ai foutu mon poing sur la gueule du contremaître. C'est le plus coco de tous. C'est lui qui entraîne les autres.

- Pourquoi es-tu là?

- Il fallait bien nourrir la famille. J'ai volé de la nourriture dans un container réservé aux Allemands. Oh! Tous les dockers le font plus ou moins. Mais cette ordure de contremaître m'a fait coincer par les flics. Putain, dis-moi comment elle va faire ma femme?

- Quel âge a le plus grand?

- Dix ans.

- Je reste persuadé qu'ils trouveront une solution. Au moins le minimum pour survivre.

- Tu crois?

- Evite d'y penser. Cela ne t'avancera à rien de te rendre malade.

- On était heureux. On n'avait pas d'argent, mais on s'aimait. C'est ces putains d'ordures de boches qui ont tout foutu par terre. Nous allions partir pour Paris lorsque la guerre a éclaté. Comme j'étais natif de Boulogne, je pensai

pouvoir mieux m'en sortir en restant dans ma région. Je te jure que je leur ferai payer.

- Ne fais pas de bêtise pour le moment. Fais-toi oublier le plus possible. Nous verrons plus tard.

- Quoi?

- J'n'en sais encore rien.

- Je suis prêt à tout. Je veux foutre le camp d'ici.

- Comment veux-tu partir?... Avec de la patience, peut-être....

Il semble aussi faible moralement que fort physiquement. Il sanglote pitoyablement, les yeux embués de larmes qui s'écoulent doucement le long de son visage et qu'il essuie de temps à autre dans un mouvement furtif du plat de la main.

- Ça ne sert à rien de pleurer. Tiens, prends ce mouchoir.

Il se mouche aussi discrètement qu'un curé, puis s'essuie les yeux et le visage.

- Ta raison. Ça ne sert à rien de chialer. C'est trop tard. J'ai fait le con aussi, je n'aurai pas dû. Mais soit chouette, si tu